

XYZ. La revue de la nouvelle



Les vieilles âmes

Gilles Archambault, *Un promeneur en novembre*, Montréal, Boréal, 2011, 240 p.

David Dorais

Numéro 109, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lèvesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2012). Compte rendu de [Les vieilles âmes / Gilles Archambault, *Un promeneur en novembre*, Montréal, Boréal, 2011, 240 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (109), 84–88.

pousse certains à effacer de manière violente les traces du passé.

Propos comparable dans l'autre nouvelle d'anticipation (« Une panne »), mais propos plus ambitieux en ce qu'il s'étend à toute une civilisation. Dans un monde futur, une gigantesque bibliothèque ne contenant que des ouvrages numériques subit une coupure de courant. Les portes automatiques sont bloquées, plus aucun contact avec l'extérieur. Plus de livres non plus. Le narrateur, un homme de cent trois ans, note qu'« une bibliothèque est autant sinon davantage faite des livres qu'on n'a pas lus que de ceux déjà lus ». Devant la panne qui s'éternise et empêche l'accès aux livres électroniques, il prend la mesure de ce que signifie cette perte : plus aucune notion du passé (toutes ces œuvres écrites avant nous) ni aucune notion de l'avenir (toutes ces œuvres qu'il nous restait à découvrir). La société technologique, en confiant sa tradition à un support immatériel, court le risque de tomber dans un présent perpétuel, de ne plus fonctionner que sur le mode de la survivance (on distribue dans la bibliothèque des couvertures et des bouteilles d'eau) et de ne plus connaître que les plaisirs immédiats (le narrateur voit se nouer une idylle entre un jeune homme et une jeune femme). De même, dans sa préface à *La crise de la culture*, Hannah Arendt écrivait : « [...] sans tradition — qui choisit et nomme, qui transmet et conserve, qui indique où les trésors se trouvent et quelle est leur valeur — il semble qu'aucune continuité dans le temps ne soit assignée et qu'il n'y ait, par conséquent, humainement parlant, ni passé ni futur, mais seulement le devenir éternel du monde et en lui le cycle biologique des êtres vivants. »

David Dorais

Les vieilles âmes

Gilles Archambault, *Un promeneur en novembre*, Montréal, Boréal, 2011, 240 p.

LIRE du Gilles Archambault, c'est comme retrouver un vieil ami. On sait bien qu'il va se répéter, mais il le fait avec tant de grâce et d'affabilité, il reprend ses sujets de prédilection

avec une telle délicatesse qu'on se sent prêt à l'écouter une fois encore. Il se plaint de la vie, non dans le détail, mais dans ses grands passages obligés, toujours fâcheux selon lui : les liaisons amoureuses, la sexualité, la paternité, la carrière, la mort. Ceci a été dit et redit : la tonalité de ces conversations est la mélancolie. Ou plus justement l'amertume, car la mélancolie, du moins dans son sens originel, est trop acérée, trop profonde, trop grave pour caractériser les accents de ces petites proses. Non pas qu'Archambault sacrifie au frivole et au badin, mais ses personnages jugent leur existence si vaine qu'ils seraient eux-mêmes surpris qu'on leur accorde la dignité d'une affliction romantique. Ils éprouvent simplement de la déception devant leur propre vie (sans oser conjecturer sur la vie en général) et le sentiment de n'avoir rien accompli de valable (surtout s'ils écrivent), de n'avoir rien accompli du tout. Ils sont amers, donc, d'une amertume qu'on aura peut-être l'audace de qualifier d'« archambaldienne ». Mais l'auteur, dont le style est si mesuré, repousserait sans doute cet adjectif baroque et, sans plus de prétention que ses personnages, admettrait mal que l'on extraie de ses modestes œuvres de quoi lui forger un blason rutilant.



Dans le dernier recueil de nouvelles de Gilles Archambault, le lecteur sent d'autant plus tomber la pluie finement froide de la souffrance tranquille que l'œuvre se place explicitement sous le signe de l'automne. La première nouvelle, éponyme (« Un promeneur en novembre »), et la dernière (« Dans le silencieux automne ») répandent d'un bout à l'autre du livre des ruminations feuille-morte. C'est la saison qui précède la mort, saison de grisaille, de fatigue, de regrets. Tout a échoué jusqu'ici, et combien de temps nous reste-t-il ? Certaines histoires, comment les intituler autrement que « Rien à fêter », « Angoisse » ou « Perdre » ? Sinon, on sourira avec tristesse en mentionnant « Le charme de Sébastien » ou « Un heureux événement ». Heureux, ça oui...

Grand amateur de jazz, Gilles Archambault adopte, pour ses histoires, la forme « thème et variations ». L'intrigue de base concerne un homme (généralement âgé) qui s'accommode à sa solitude et repense aux déceptions qu'il a essuyées : la femme qu'il aimait est morte ou l'a quitté, et il rêve de la revoir ; ses enfants l'ont abandonné, ou bien lui imposent leur présence ennuyeuse ; son frère ou sa sœur ont rompu les liens avec lui. Pour ce personnage, tel celui de la nouvelle « Du bœuf braisé, ça te dit ? », le temps présent est dépourvu de joie. Au mieux, il offre le réconfort de la régularité, comme de se rendre chaque mercredi dans le même resto français pour y commander une blanquette. Ce vieil écrivain de quatre-vingts ans, « qui n'a publié que trois romans parfaitement oubliés », retrouvera une ancienne maîtresse. Ils parleront du passé, et il ne pourra que songer avec tristesse « aux années qui ont fui inexorablement ». Dans « L'anniversaire », c'est une femme qui se fait traîner dans un restaurant italien de mauvais goût pour être célébrée par ses enfants et petits-enfants, qu'elle trouve médiocres et pour lesquels son cœur reste sec. Le mari est mort il y a longtemps ; elle s'en est sentie libérée. Mais maintenant elle s'est éprise d'un autre homme, un bourlingueur plus jeune qu'elle et, tandis qu'on la fête, elle rêve de courir le rejoindre.

Dans cet automne existentiel apparaissent tout de même quelques éclaircies. Très peu. Parfois les souvenirs. Un convalescent tout juste sorti de l'hôpital aperçoit, de l'autre côté de la rue, une mignonne petite blonde qui lui rappelle une ancienne flamme. Il s'avance vers elle à pas laborieux, mais elle disparaît dans un immeuble. Les relations érotiques peuvent continuer à réchauffer longtemps après qu'elles se sont éteintes et, dans l'intimité de leur esprit, les hommes de Gilles Archambault revivent leur passion avec une brûlante pudeur, désignant toujours la sexualité par le même mot : « Dans *l'amour*, Marie était sublime » (c'est moi qui souligne).

Néanmoins, les délices de la nostalgie se volatilisent vite. Le présent revient nous rappeler notre vieillesse, notre lassitude, 86 notre maladie. Dans l'avion, Maurice s'est fait reconnaître par

un ancien camarade de collègue qui lui impose une soirée au bar du Hilton de New York, à se remémorer leur folle jeunesse. Devant son verbiage, Maurice ne peut que constater, avec le désenchantement paisible de la résignation, dans un langage d'une émouvante sobriété, combien le temps s'est enfui sans rien donner, au contraire. Malheureux jadis, encore plus malheureux à présent que l'espoir leur a été enlevé : « Petit à petit, je me suis laissé engluier par son évocation du passé. Une fragile immortalité, c'était notre état, après tout. Toute brinquebalante qu'elle était, notre espérance valait bien la fausse sérénité qui est maintenant la nôtre. J'ai déjà eu vingt ans. Tout aussi malheureux que je le suis à soixante, je tenais au moins pour éloignée la présence de la mort. [...] À quel présent veux-tu que je m'intéresse, Paul ? Ce que nous sommes devenus, nous l'avions prévu, peut-être même en pire, mais nous avions au moins la certitude qu'il y aurait des années à vivre, de l'inconnu aussi décevant qu'imprévisible, mais que tout n'était pas clos irrémédiablement. » Moins d'un mois plus tard, il se fera opérer pour une tumeur cancéreuse au rein.

Le secret du bonheur, état rarissime, semble résider dans l'amour platonique, cohabitation des âmes sans l'embarras des corps. Un jeune homme solitaire occupant un petit appartement trouve du réconfort auprès d'un couple du même immeuble, des enseignants retraités, couple parfait qu'il aurait aimé avoir pour parents. Le vieux Viateur finit par avouer que lui et Annette, cette Annette dont il admire encore la beauté et dont la présence à ses côtés constitue sa seule raison de vivre, se sont toujours abstenus de faire l'amour. Le personnage d'une autre nouvelle se réjouit de passer pour le frère de la femme qu'il a chérie et qui repose à présent devant lui dans un cercueil. Âme sœur, amitié angélique... Comme des réminiscences d'anciens idéaux spiritualistes, suscitées par la proximité de la mort.

Il est curieux que même les jeunes paraissent âgés dans ces histoires. Le lecteur sursaute parfois en apprenant que tel personnage (dans « Le jardinier » ou « Un dimanche matin », par exemple) n'a que trente ans ; vu son désenchantement, 87

on lui en aurait donné le double. Idem pour les sexes, les professions : des détails secondaires, plaqués là, presque interchangeables. L'auteur manquerait-il de talent, incapable de peindre de façon crédible des personnages différents les uns des autres et différents de lui-même ? Plutôt, une seule chose lui importe : décrire de vieilles âmes. Elles s'incarneront sous telle ou telle forme, c'est indifférent.

Quelques observations sur le style d'Archambault, style sage et modeste, sans grande expressivité, à la recherche du mot juste plus que de l'image frappante. La syntaxe est simple, d'une bonne cadence, avec de temps à autre une phrase courte pour donner de l'allant. Les énumérations de petits gestes concrets alternent avec les réflexions méditatives et les souvenirs amers. Pas de chutes finales, aucune brusquerie. On regrettera seulement que certains dialogues pèchent par manque de réalisme, les personnages s'exprimant alors comme des Français d'opérette : « J'ai bossé comme un dingue pour ce feuilleton de merde. Car la connerie paye, ma petite. Avec ce producteur débile, te l'ai-je assez dit, qui voulait que le personnage soit pédé parce que selon lui c'est dans l'air du temps, j'ai dû me défendre. »

David Dorais



*vous avez
toujours voulu
écrire ?*

Stages d'écriture avec
l'auteure Sylvie Massicotte

(514) 943-0081

www.sylviemassicotte.qc.ca

C.P. 47643, Comptoir postal Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8 Canada